

L'Amérique était une très ancienne maîtresse. J'ai voulu savoir si elle pouvait devenir une épouse. Et c'est pour cela que j'ai passé près d'une année à tenter, comme dans les histoires d'amour, de partager le pire et le meilleur de la vraie vie quotidienne avec elle. L'image, lâchée dans le feu d'une interview, n'était peut-être pas idéale. Mais de là à me faire dire que j'ai eu un *great fuck* [une bonne baise] avec les États-Unis. La phrase est dans le *New York Magazine* de cette semaine. Et c'est par là que, bien entendu, commencent tous les autres entretiens depuis mon arrivée.

Les Français les méprisent («néocons») Les Américains les détestent («princes des ténèbres») et compagnie. Voyant, moi, dans l'apparition de ce phénomène néo-conservateur l'un des événements majeurs de la scène idéologique américaine, donc mondiale, depuis trente ans, je suis plutôt content, au contraire, de ce débat public avec Bill Kristol, l'un de leurs chefs de file et hérauts. Notre généalogie parfois commune. Notre identité ancrée dans l'anti-totalitarisme des années 1970 et 1980. Ce moment bosniaque qui nous a, des deux côtés de l'Atlantique, également révoltés et inspirés. Mais nos désaccords, à partir de là. Le divorce idéologique qu'a sanctionné le dissentiment sur la légitimité de la guerre en Irak. Et le malentendu affectant l'idée même que nous nous faisons, les uns et les autres, de l'intellectuel et de son rôle.

Fukuyama, philosophe, qui arbitre le débat, se tait. Le néoconservatisme se meurt. Mais il laisse un héritage. Et peut-être l'auteur de *La Fin de l'histoire et le dernier homme* songe-t-il qu'il faudra bien quelqu'un pour, le jour venu, prendre en charge et prolonger l'héritage.

Mariane Pearl [veuve de Daniel Pearl, journaliste du *Wall Street Journal* assassiné au Pakistan en 2002] venue au dîner que donne Diane von Furstenberg, dans son studio du bas de la ville, à l'occasion de la sortie du livre. Il y a là des écrivains. Des journalistes. Felix Rohatyn [ancien ambassadeur des États-Unis en France] qui doit m'introduire, demain, dans ce saint des saints de la géostratégie américaine qu'est le Council on Foreign Relations. Il y a les vieux copains de l'époque, il y a vingt-cinq ans, ou je testais, devant les étudiants de la New York University, les thèmes de ce qui allait devenir *L'Idéologie française*. Et il y a elle donc, Mariane, qui, par sa seule et lumineuse présence, réunit symboliquement mes deux livres, mes deux moments américains. *Qui a tué Daniel Pearl ?* et *American Vertigo*, mes deux enquêtes qui, somme toute, se répondent.

Ce sont deux shows télévisés qui permettent aujourd'hui, paraît-il, de véritablement lancer un livre. Le plus classique d'abord, le plus sérieux, sorte de Pivot américain dont nous n'avons plus l'équivalent et qui

maître, mais dans le genre comique involontaire, en la personne de ce président que je n'ai jamais entendu faire un discours sans se prendre les pieds dans ses statistiques, qui n'arrive pas à dire *stem cells* (cellules souches) sans se tromper et qui, lorsqu'il prononce le mot «Amérique», ou «armée», a cette façon si ridicule de se raidir comme au son d'un invisible clairon. Mais, des questions de Stewart lui-même, de ses blagues et, plus encore, de son objection sur les Églises qu'il me reproche de juger trop sévèrement, la vérité m'oblige à dire que je ne comprends, sur le moment, pas un mot et que j'en suis réduit à piloter aux instruments, dans le brouillard.

Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, ou voulez-vous que je m'enracine ?, demandait Gide à Barrès. Né au Texas, de parents autrichiens émigrés à Haiti et de grands-parents russes et roumains, élevé en Belgique puis au Mexique, parlant français avec un accent allemand et anglais avec un accent français, ou voulait-on que s'enracinât Paul Holdengraber, directeur de la New York Public Library, et organisateur, à ce titre, de mon débat de ce soir avec Tina Brown [journaliste, ancienne rédactrice en chef de *Vanity Fair* et du *New Yorker*] ? Eh bien ici, justement, à New York, dans cette ville dont son cosmopolitisme est comme la quintessence et où il réussit, aujourd'hui encore, comme pour ses débats sur l'art, l'avenir du droit d'auteur à l'ère du tout-puissant Google, la dissidence iranienne, le triomphe mondial de la vulgarité, le cinéma de Patrice Chéreau, à déplacer des foules que l'on ne voit, d'habitude, que pour les meetings politiques. D'une certaine façon, d'ailleurs, c'en est un. Il règne dans la salle une belle et bonne fièvre de meeting qui ne dit pas son nom.

On commence avec Tocqueville. Mais les questions m'amènent vite sur Guantanamo, le Patriot Act, l'espionnage des citoyens, l'escroquerie des armes de destruction massive de l'Irak. On a parlé d'*impeachment* pour les mensonges de Nixon, on a reparlé d'*impeachment* pour les mensonges, bien véniels, de Clinton, d'où vient que, face aux mensonges autrement plus conséquents de l'hôte actuel de la Maison Blanche, plus personne ne parle de rien ? Faudra-t-il, pour que l'on songe à «impeacher» George W. Bush, qu'une ou un Lewinsky se dévoue pour lui infliger un *blow job* ?

On commence avec Tocqueville. Mais les questions m'amènent vite sur Guantanamo, le Patriot Act, l'espionnage des citoyens, l'escroquerie des armes de destruction massive de l'Irak

Supposons – ce que je ne crois pas – que l'Histoire vous donne finalement raison, cher Kristol, sur l'affaire irakienne. Fallait-il, parce que vous souteniez cette administration sur un point, la soutenir sur les autres ? Fallait-il, sous prétexte de politique étrangère, endosser la peine de mort, le créationnisme, les armes de guerre en vente libre, l'interdiction constitutionnelle des mariages gays, la restriction du droit à l'avortement, le fondamentalisme religieux ? Quand, avec Bush ou avec un autre, vous allez au restaurant, prenez-vous tout le menu ? La salle rit. Fukuyama [Francis

demeure telle une aberration, ou un îlot d'intelligence et de parole, dans la société du spectacle généralisée. L'intervieweur à l'ancienne, Charlie Rose. Et le plus neuf ensuite, en même temps que le plus dingue, six minutes, parfois sept ou huit, face à un clown au grand cœur, «Guignols de l'Info» à lui tout seul, dont s'est entichée l'Amérique et qui réussit, par parenthèse, à dire haut ce que la gauche n'ose plus dire qu'à voix très basse – Jon Stewart. Pendant ces six minutes-là, j'essaie de rire. De faire rire. J'essaie de dire à l'homme le plus rigolo d'Amérique qu'il a trouvé son

Stewart encore. Peut-être n'y a-t-on vu que du feu, après tout. Oui, si j'en crois le nombre de gens qui, ce dimanche, au terme de cette autre discussion, avec Adam Gopnik [*journaliste au New Yorker*], celle-là à la 92^e Rue, qui est le haut lieu du judaïsme new-yorkais, sont venus me trouver pour me dire: «*Hi I saw you on Jon Stewart!*», personne ne semble avoir réellement senti que je flottais complètement dans l'interview de l'autre jour. Un sur deux m'a vu chez Rose. Et un sur deux chez Stewart. Le compte est bon. Et il en dit long, de nouveau, sur l'état présent des forces dans l'in-

manquait et sans lequel, en Amérique encore plus qu'ailleurs, un livre tarde à percer les blindages de l'indifférence et de la volonté de ne pas lire?

Arrière-salle de Politics and Prose, la librairie mythique de Washington que Rushdie, Auster ou Tony Kushner ont marquée de leur présence. Foule de mal-pensants. Foule de mal-votants. Foule d'Américains ordinaires qui ne semblent pas mécontents, eux, de voir un Français venir leur dire qu'il aime l'Amérique; qu'il déteste l'antiaméricanisme, cet attracteur du pire, ce géométral

tement orné de boiseries rapportées de quelques-uns des plus beaux châteaux français, tout ce que la ville compte de milliardaires éclairés, philanthropes et, m'assure-t-elle, «*tocquevilliens*». S'en trouvera-t-il un, un seul, pour avoir véritablement lu le livre et être tombé sur la page où je décrivais, à Chicago donc, le soir de l'inauguration du parc du Millenium, la procession, aux côtés du maire Dailey, de ces *tycoons* momifiés que j'imaginai descendus en droite ligne des dynasties mafieuses du temps d'Al Capone et du Green Mill? Bien entendu non. Mais, devant la gentillesse de mes hôtes, devant l'élégance, la curiosité, la culture de leurs invités, devant la qualité, enfin, du débat qui s'engage à l'initiative du président de la French American Foundation, Nicholas Dungan, je me surprends presque à regretter ce trait qui les blessera si, un jour, ils s'en avisent.

Epuisé ce matin. Epuisé d'avoir à répondre, dix fois par jour, aux mêmes éternelles questions sur Tocqueville, les prisons, ma plus grande surprise, ma plus forte déception ou la scène que je choisirais pour résumer, s'il n'en restait qu'une, ce livre et ce voyage. Et au bord de m'endormir tandis que je commence, au téléphone, depuis ma chambre d'hôtel, cette énième interview en direct, et qui doit durer une heure, avec une radio du Middle West. Alors, pour me désennuyer, je mets CNN sans le son. Puis, sur mon ordinateur, Amazon.com dont un ami m'avait averti que, parce qu'on peut y suivre en direct l'évolution de la liste des best-sellers, c'est devenu la drogue des auteurs américains en même temps que leur cauchemar. Et je me rends compte, très vite, de ce détail fort distrayant pour un écrivain coutumier de nos bonnes vieilles listes à la française qui bougent au rythme lent des semaines: ici, ça bouge tout le temps; j'ai l'impression que ça clignote, au moins pour les premiers titres, presque aussi vite que les indices boursiers dans le coin gauche de l'écran de LCI; en sorte qu'à l'idée – sûrement imaginaire, mais peu importe – du fermier du Wisconsin cliquant sur sa commande de téléachat pendant qu'il écoute sa radio, je me réveille et me prends au jeu.

Supposez encore un livre qu'il faudrait défendre, en même temps, à Paris et à Varsovie, à Stockholm et à Lisbonne, à Prague, à Milan, à Londres, à Budapest, à Malaga. C'est le principe de ces *book tours* américains. C'est toute l'idée de ce second

A la « une » de la « Book Review » du « New York Times », je trouve la descente en flammes de mon livre par le plus populaire des animateurs de radio américains, Garrison Keillor

dustrie du livre américaine. Gopnik, lui, plus grand style que jamais, plus *New Yorker* que moi tu meurs, mettra son point d'honneur à ce que la moitié, ou presque, de notre échange porte sur ce dont l'industrie ne nous aurait, par elle-même, sûrement jamais laisser parler: Levinas, son œuvre, son héritage, son centenaire.

Il faut imaginer Jean-Pierre Pernaut chroniquant, pour «*Le Monde des livres*», l'ouvrage d'un intellectuel américain. C'est le tour que m'a joué Sam Tanenhaus en publiant à la «*une*» de la «*Book Review*» du *New York Times* la descente en flammes de mon livre par le plus populaire des animateurs de radio américains, l'amuseur que des millions d'Américains écoutent, tous les samedis, depuis quarante ans, en direct du Minnesota, l'inventeur du «*Prairie Home Companion Show*», la légende dont Robert Altman vient de s'inspirer pour le scénario de son dernier film – Garrison Keillor lui-même.

La voix de l'Amérique profonde? La réaction du Midwest face à un intellectuel, qui plus est étranger, venant expliquer ce qu'est un Américain, d'où il vient et ce qu'il lui est permis d'espérer? Ce gros symptôme de francophobie que j'ai passé un an à chercher sans le trouver et qui me serait servi là, sur un plateau, mais trop tard le livre est fini? Ou bien – c'est l'opinion de Will Murphy, mon éditeur, chez Random House – le parfum de scandale qui lui

des passions françaises les plus douteuses; mais que bon, voilà, cette passion de l'Amérique et cette détestation de ceux qui la détestent ne l'empêchent pas, bien au contraire, de dire ce qui, dans le pays d'aujourd'hui, est en train de tourner le dos aux valeurs fondatrices de la démocratie selon Thoreau, Emerson et Thomas Paine.

Boston où il a fallu, au dernier moment, et à deux reprises dans la même journée, se transporter, de l'autre côté de la rue, dans l'église baptiste du quartier. Est-ce l'austérité du lieu? La banalité, à laquelle je ne me ferai décidément jamais, de ces temples protestants? Est-ce leur ressemblance si frappante avec des banques, des salles de concert ou de conférence, des musées, des stades? Est-ce le naturel implacablement souriant et finalement assez gênant avec lequel ces gens semblent se faire à l'idée d'un agnostique montant en chaire pour y prononcer des mots qui ne lui sont pas destinés et qui, parfois, l'offensent? Moi qui ai été si ému chaque fois qu'il m'est arrivé (il est vrai que c'était, toujours, dans des circonstances douloureuses) de prendre la parole dans une église catholique, je ne ressens, là, rien de semblable – ou alors un trouble, oui, mais c'est celui de cet excès de prose où, à la fin, se perdent les âmes.

Chicago. Catherine Hamilton, présidente de la société des American Friends of Versailles, a réuni là, chez elle, dans cet appar-